

La Maison-Dieu, 225, 2001/1,
Paul DE CLERCK

Adoration eucharistique et vigilance théologique

Il appartient à la fonction théologique d'exercer une vigilance par rapport à la vie de l'Eglise. Elle consiste notamment à percevoir et à examiner la manière dont les chrétiens vivent de l'Évangile, tantôt pour se réjouir de nouvelles réalités chrétiennes que l'Esprit suscite dans le cœur des croyants, tantôt pour mettre des liens entre tel ou tel élément épars, dont la rencontre serait plus bénéfique, tantôt pour réfléchir aux implications de telle ou telle manière de comprendre les enjeux de la vie chrétienne dans le monde contemporain. Dans cette fonction de vigilance, le théologien doit savoir que sa responsabilité concerne l'intelligence de la foi, différente du service de l'autorité magistérielle des évêques.

C'est dans cette conception de la fonction théologique que je voudrais réfléchir sur cette réalité de la vie de l'Eglise catholique que l'on appelle l'adoration eucharistique. Cette dévotion n'est guère récente dans la vie de l'Eglise. Les historiens nous apprennent qu'elle est née au 13^e siècle, de la rencontre du

désir des chrétiens de « voir l'hostie »¹ et des efforts des théologiens pour surmonter les difficultés nées au 9^e siècle avec Paschase Radbert et les théologiens carolingiens, amplifiées depuis lors par Bérenger de Tours, au 11^e. La rencontre de ces deux courants, populaire et théologique, se fera notamment dans l'institution de la Fête-Dieu, née à Liège sous l'impulsion de sainte Julienne du Mont-Cornillon en 1246, étendue une première fois à l'Eglise d'Occident en 1264 par le pape Urbain IV, une seconde fois par Clément V en 1314².

Une question

Ces faits suscitent chez le théologien une question. Qu'est-ce qui se joue, au 13^e siècle, dans l'élévation de l'hostie lors de la consécration, et dans l'institution de la Fête-Dieu, et au 14^e siècle dans l'élévation de la coupe, dans les processions du Saint-Sacrement, et dans l'adoration du Saint-Sacrement ? L'instauration de la Fête-Dieu est ressentie comme une nouveauté, à l'époque ; on parle de *nova sollemnitas*³. Scrutant le développement des pratiques eucharistiques des 13^e-14^e siècles, le théologien constate aussi la montée en force d'un vocable qui sera ultérieurement sur les lèvres de tous ceux qui parleront de l'eucharistie, le terme *présence*. Ces pratiques, et ce vocable, manifestent des nouveautés. Effectivement, le terme présence n'est pas utilisé dans le Nouveau Testament en rapport avec l'eucharistie. Il semble que ce soit le cistercien Baudouin de Ford qui, le premier, ait interprété au sens eucharistique le verset final de l'évangile de Matthieu : « Et moi, je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps »⁴. Depuis lors s'est développé ce que l'on a appelé une conception « présentialiste » de

¹ E. DUMOUTET, *Le désir de voir l'hostie et les origines de la dévotion au Saint-Sacrement*, Paris, 1926.

² On trouvera de bons renseignements dans l'article de E. BERTAUD, « Dévotion eucharistique », dans le *Dictionnaire de spiritualité*, IV-2, col. 1621-1637. Sur la Fête-Dieu, consulter maintenant A. HAQUIN, éd., *Fête-Dieu (1246-1996)*. 1. *Actes du colloque de Liège, 12-14 septembre 1996* (avec bibliographie détaillée). 2. *Vie de sainte Julienne de Cornillon*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'Etudes médiévales 19/1, 1999.

³ P.-M. GY, « L'Office du Corpus Christi, ?uvre de S.Thomas d'Aquin », dans Id., *La Liturgie dans l'histoire*, Paris, Ed. du Cerf, coll. « Liturgie » 2, 1990, p. 236 note 33.

l'eucharistie⁵. Il suffit de comparer les pratiques catholiques et orthodoxes pour voir apparaître les modifications introduites en Occident au 13^e siècle⁶.

Ce bref rappel historique attire l'attention sur la nouveauté relative de ces pratiques eucharistiques et des conceptions qui les sous-tendent. L'Eglise du premier millénaire a élaboré des théologies eucharistiques très profondes, songeons par exemple à celle d'Augustin ; elle a tenu l'eucharistie en grand respect. Elle n'a cependant connu ni l'élévation, lors de la consécration, ni l'adoration du Saint-Sacrement, et elle n'a guère parlé de l'eucharistie en termes de présence. Il s'agit bien d'une nouveauté. Elle est perçue comme telle tant par les réformateurs du 16^e siècle qui la rejetteront, que par les Eglises d'Orient qui la ressentiront comme une particularité occidentale, ou encore par un liturgiste de la taille de J.A. Jungmann qui ne craint pas d'écrire, dans son maître-livre *Missarum sollemnia* : « C'est ainsi que la messe fut axée sur un nouveau centre »⁷, la consécration ; depuis lors, on parlera - les rubriques elles-mêmes utiliseront ces expressions - d'avant ou d'après la consécration ; la prière eucharistique a malheureusement perdu, pour longtemps, son unité dans la conscience de l'Eglise d'Occident.

En plagiant Karl Rahner qui écrivit naguère un article intitulé « Vérités oubliées du sacrement de pénitence »⁸, j'aimerais donc exercer la vigilance théologique en rapport avec l'adoration eucharistique en traitant des « vérités négligées du sacrement de l'eucharistie ». Mon propos n'est nullement de questionner la réalité de la présence du Christ dans l'eucharistie, ce qui apparaîtra avec clarté, je l'espère, de la réflexion qui va suivre. Il consiste plutôt à prendre conscience de l'appauvrissement de la théologie de l'eucharistie en

⁴ Baudouin de Ford, *Le sacrement de l'autel* (entre 1161 et 1180), Paris, Ed. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 93-94, 1963 ; cfr P.-M. GY, *art. cité*, p. 237.

⁵ A. GUITTON, « L'évolution de la dévotion eucharistique dans une congrégation religieuse », *La Maison-Dieu* 203, 1995/3, p. 85-96, ici p. 89.

⁶ Voir ci-dessous, les questions posées à la fin de la Table Ronde.

⁷ J.A. JUNGSMANN, *Missarum sollemnia. Explication génétique de la messe romaine*, Paris, Aubier, coll. « Théologie » 19, 1950, p.158.

⁸ K. RAHNER, « Vérités oubliées du sacrement de pénitence », dans *Ecrits théologiques*, t. 2, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, p. 149-194 (original allemand de 1955).

Occident provoqué par la mise en relief quasi-exclusive de cette présence, à partir du 13^e siècle ; à constater que les courants théologiques du 20^e siècle l'ont considérablement enrichie, et à proposer un plaidoyer en faveur d'une théologie de l'eucharistie qui puisse intégrer ces redécouvertes. On espère contribuer ainsi, notamment, à faciliter le rapprochement des diverses Eglises chrétiennes. Pour le dire d'un mot, je m'inquiète de la possible réduction de l'eucharistie à la seule considération de la présence du Christ, et, symétriquement, de la négligence d'autres dimensions de ce prodigieux mystère.

Les redécouvertes de la théologie eucharistique

*L'action eucharistique*⁹

L'eucharistie est sortie de la pensée et des doigts de Jésus dans la nuit qui précéda son arrestation. Elle cristallise, en gestes et en paroles, la réaction de Jésus devant sa mort, et la manière sublime dont il mit le comble à l'amour des siens ; alors que Judas le livre, Jésus se livre. De quelle façon ? En reprenant le rituel des repas religieux de son peuple, en rompant le pain, et en y ajoutant : 'ce pain rompu, c'est mon corps, livré pour vous ; cette coupe partagée, c'est mon sang, versé pour vous'. Le sens du geste, il le commente dans l'évangile de Jean : « Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime » Jn 15, 13. Pour Jésus lui-même, donc, l'eucharistie consiste en une action, celle de se dessaisir de sa vie, en rompant le pain qu'il identifie à son corps, en faisant passer la coupe, qu'il identifie à son sang. L'énergie pour ce faire, il la trouve dans la confiance en son Père, puisqu'il ajoute : « En vérité, je vous le déclare, jamais plus je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu » Mc 14, 25.

⁹ C'est le titre du livre d'E. MAZZA, *L'action eucharistique. Origine, développement, interprétation*, Paris, Cerf, coll. « Liturgie » 10, 1999. A l'audition de ce titre, des personnes se sont étonnées, ne comprenant pas d'emblée sa signification. Elles témoignaient par là même de la nouveauté mise ici en relief.

A ses disciples comme à nous, il confie ce geste, en disant : « Faites cela en mémorial de moi ». Faites ! Il s'agit pour nous aussi d'une action, celle de communier au dessaisissement de notre Seigneur, de nous comporter « comme on le fait en Jésus Christ : lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu... » Ph 2, 5-6. L'eucharistie n'est pas d'abord une prière, ou un chant ; elle est un passage - une Pâque. Le geste le plus caractéristique en ce sens, et la première appellation de l'eucharistie dans le Nouveau Testament, est la fraction du pain. C'est le sens le plus profond de ce que les théologiens de diverses époques développeront sous le terme sacrifice.

La différence entre cette conception de l'eucharistie et celle des médiévaux est bien caractérisée par le père Gy, lorsqu'il écrit : « L'ensemble des théologiens médiévaux, à la différence d'un certain nombre de nos contemporains, centrent leur théologie eucharistique, non pas sur le 'faites ceci en mémoire de moi', mais sur l'affirmation 'ceci est mon corps, ceci est mon sang' »¹⁰. Cette dernière phrase, en effet, est celle qui causait le plus de problème aux médiévaux ; par la première, en revanche, Jésus nous confie l'action eucharistique. La négligence de cette dimension de l'eucharistie serait des plus dommageable ; car à vrai dire il ne s'agit pas seulement d'une dimension de l'eucharistie, mais de sa signification la plus profonde.

L'action de grâce

L'action eucharistique de l'Eglise n'aurait cependant qu'un sens très affaibli si le Christ n'était pas *ressuscité*. Elle ne serait alors qu'un repas-souvenir réunissant des gens que l'on pourrait appeler des *Jesus people*. Car si le « Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi votre foi » I Co 15, 14. La résurrection de Jésus est la condition de possibilité de l'eucharistie, comme de la foi, de l'Eglise et des sacrements. C'est parce qu'il est ressuscité, présent au monde et à son Eglise, qu'il peut nous demander de

faire cela en mémorial de lui comme l'action qui est la sienne, qu'il préside, où il nous adresse la parole, où nous pouvons communier à sa personne livrée pour la vie du monde. L'Église ne s'y est pas trompée, qui a placé le rassemblement eucharistique en priorité le dimanche, au jour de la Résurrection¹¹.

Le retentissement premier de la résurrection de Jésus, dans la célébration, est l'action de grâce, deuxième dimension de l'eucharistie qu'il serait impossible de négliger. Elle donne la note dominante de la prière eucharistique, qui commence d'ailleurs par inviter l'assemblée : « Haut les coeurs - Rendons grâce au Seigneur notre Dieu ». On sait que dans les premiers siècles le terme eucharistie signifiait à la fois la prière par laquelle les dons étaient eucharistiés, et ces dons offerts en nourriture spirituelle. L'action de grâce, traduction latine (*gratiarum actio*) et française du grec ??????????, constitue l'attitude chrétienne la plus fondamentale, celle qui, supposant la confiance en Dieu, le loue, le chante et l'exalte pour son ?uvre de grâce, qui culmine en « la grâce » qu'il nous a donnée en Jésus, son Fils bien-aimé (Jn 1, 17).

Si l'action de grâce a tant de mal à résonner en nos eucharisties, si la prière eucharistique reste encore le point faible de trop nombreuses célébrations, alors qu'elle devrait en être un des sommets, c'est, il faut bien oser le reconnaître, à cause de l'héritage médiéval. La mise en relief de la consécration, avec la reprise par le prêtre des paroles de Jésus (ceci pour l'intérêt théologique) et l'élévation des espèces (cela pour le peuple qui désire voir l'hostie) coupe littéralement en deux la prière eucharistique, et la rendait même inutile aux yeux d'un théologien de la classe de saint Thomas¹². On

¹⁰ P.-M. GY, « Avancées du Traité de l'Eucharistie de S.Thomas dans la *Somme* par rapport aux *Sentences* », dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 77, 1993, p. 220.

¹¹ On notera le rapprochement des expressions repas du Seigneur (1 Co 11, 20), jour du Seigneur (Ap 1, 10), prière du Seigneur. Le latin préfère utiliser l'adjectif *dominicus*.

¹² P.-M. GY, « Prière eucharistique et paroles de la consécration selon les théologiens de Pierre Lombard à S. Thomas d'Aquin », dans *Lex orandi, lex credendi*. Miscellanea C. Vagaggini, Rome, 1980, p. 221-233 ; repris dans Id., *La liturgie dans l'histoire*, Paris, Ed. du Cerf, coll. « Liturgie » 2, 1990, p. 211-221.

remarque ici à quel point l'équilibre des divers éléments de la célébration est capital pour une juste intelligence de l'eucharistie.

On aperçoit aussi que la question centrale du deuxième millénaire occidental, celle de la présence eucharistique, s'est aujourd'hui déplacée, grâce à une mise en lumière plus vive de la Résurrection. Bien sûr, la question médiévale est celle de la conversion substantielle des espèces eucharistiques ; ici, par contre, on met en relief que l'auteur de l'action, et son acteur principal, est le Seigneur ressuscité ; il est frappant d'ailleurs de constater que dans tous les récits eucharistiques du Nouveau Testament, le sujet de l'action est le Christ : c'est toujours lui qui prit le pain...¹³. Si la question n'est pas exactement la même (présence du Christ par la médiation des espèces, ou lors de la célébration), le cadre interprétatif de la résurrection facilite beaucoup la résolution de la question médiévale.

Dans le souffle de l'Esprit

Une troisième redécouverte récente de la théologie est celle de *l'action de l'Esprit* dans l'eucharistie. Il s'agit ici, à vrai dire, d'une meilleure réception en Occident de la théologie eucharistique orientale. La fonction première de l'Esprit Saint est évidemment celle de sanctifier, c'est-à-dire de rendre plus proche de Dieu. Les épicleses, introduites dans les prières eucharistiques depuis 1968, demandent effectivement la sanctification des dons, d'abord, puis de ceux qui communieront aux dons sanctifiés. Elles attribuent, d'une certaine manière, la consécration à l'œuvre de l'Esprit :

« C'est pourquoi nous te supplions de consacrer toi-même les offrandes que nous apportons ; sanctifie-les par ton Esprit, pour qu'elles deviennent le corps et le sang de Jésus, le Christ, notre Seigneur »¹⁴.

L'invocation de l'Esprit de Dieu, lors de l'eucharistie, situe plus clairement celle-ci dans l'actualité de nos existences ; elle évite de nous reporter, fût-ce

¹³ Sauf en Ac 20, 7ss et 27, 35, où Paul est présenté comme le sujet de l'action.

¹⁴ *Missel romain*, prière eucharistique n° 3. Lire P. DE CLERCK, « Les épicleses des nouvelles prières eucharistiques du rite romain », dans *Ecclesia orans* 16, 1999/2, p. 189-208.

en esprit, à la Dernière Cène, comme si l'eucharistie nous ramenait nécessairement au passé, à celui de Jésus. C'est d'ailleurs tout aussi bien le sens du Mémorial biblique que de nous faire vivre l'eucharistie dans l'aujourd'hui.

L'invocation de l'Esprit, enfin, transforme l'eucharistie en un processus spirituel, en une nouvelle Pentecôte, comme aiment le dire les frères d'Orient. Elle nous fait entrer en communion avec le Dieu trinitaire par la réception du pain super-substantiel (Mt 6, 11), sanctifié dans l'Esprit en vue de faire de l'assemblée le Temple de l'Esprit.

La dimension pneumatologique de l'eucharistie, troisième redécouverte à ne pas négliger dans la vie eucharistique actuelle, évite également de ne considérer la messe que comme un prolongement de l'Incarnation. L'insistance de Paschase Radbert a eu en ce sens quelques conséquences néfastes, lorsqu'on a représenté dans l'hostie les traits de l'enfant Jésus¹⁵.

Présence de la Parole

Il ne faudrait pas négliger non plus que « la messe comporte comme deux parties : la liturgie de la *parole* et la liturgie eucharistique ; mais elles sont si étroitement liées qu'elles forment un seul acte de culte. En effet, la messe dresse la table aussi bien de la parole de Dieu que du Corps du Seigneur, où les fidèles sont instruits et restaurés »¹⁶. Loin donc de ne constituer qu'une avant-messe, la liturgie de la parole est une partie intégrante de la célébration, car « c'est le Christ qui parle tandis qu'on lit dans l'Eglise les Saintes Ecritures »¹⁷. Le n° 7 de la constitution conciliaire sur la liturgie, dont est extraite cette dernière phrase, détaille les diverses modalités de la présence du Christ dans la célébration ; c'est une des affirmations conciliaires les plus

¹⁵ J. OLIVER, « Image et dévotion : le rôle de l'art dans l'institution de la Fête-Dieu », dans A. HAQUIN, éd., *Fête-Dieu (1246-1996). 1. Actes du colloque de Liège, 12-14 septembre 1996*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'Etudes médiévales 19/1, 1999, p. 153-172, ici p. 157-159, et planches 4-5.

¹⁶ *Présentation générale du Missel romain*, n° 8.

¹⁷ *Constitution sur la liturgie*, n° 7.

neuves par rapport à la piété médiévale. Le pape Paul VI a admirablement synthétisé cette doctrine lorsqu'il a écrit, dans l'Encyclique *Mysterium fidei*, que la présence du Christ sous les espèces eucharistiques est dite réelle « non pas à titre exclusif, comme si les autres présences n'étaient pas réelles, mais par excellence »¹⁸.

L'Eucharistie fait l'Eglise

Une dernière redécouverte de la théologie eucharistique du 20^e siècle est sa *finalité ecclésiale*. « L'Eucharistie fait l'Eglise », a écrit le père de Lubac en résumant en cet adage la théologie patristique. Ses études, relayées par bien d'autres, dont celles du père J.-M.R. Tillard du côté catholique et du métropolitain Jean de Pergame du côté orthodoxe¹⁹, ont mis en haut relief que l'assemblée chrétienne est invitée à recevoir le corps eucharistique du Christ en vue de devenir son corps ecclésial. On retrouve la plénitude de sens du terme communier, tellement mise à mal par les manières habituelles de faire. Comme le demande excellemment la prière après la communion du 27^e dimanche ordinaire :

« Accorde-nous, Seigneur notre Dieu, de trouver dans cette communion notre force et notre joie ; afin que nous puissions devenir ce que nous avons reçu : le corps du Christ ».

Le geste de paix dit cela aussi à sa manière : avant de recevoir le corps sacramentel du Seigneur, nous recevons sa paix, c'est-à-dire le don messianique par excellence ; elle nous vient par un frère ou une sœur, et nous avons à la transmettre à un autre membre de l'assemblée, manifestant par là que la communion eucharistique ne peut prendre toutes ses dimensions que si

¹⁸ Paul VI, Encyclique *Mysterium fidei*, n° 39 ; repris dans l'Instruction *Eucharisticum mysterium*, n° 9, et dans le *Rituel de l'Eucharistie en dehors de la messe*, n° 6.

¹⁹ H. de LUBAC, *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Eglise au moyen âge*, Paris, Aubier, coll. « Théologie » 3, 1939 ; J.M.R. TILLARD, *Chair de l'Eglise, chair du Christ. Aux sources de l'ecclésiologie de communion*, Paris, Cerf, coll. « Cogitatio fidei » 168, 1992 ; J. ZIZIOULAS, *L'Eucharistie, l'évêque et l'Eglise durant les trois premiers siècles*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

elle est aussi ecclésiale. On atteint ici au sublime ; on incarne, en un geste, l'unité des deux commandements²⁰.

Théologies de l'Eucharistie et adoration

Ces cinq dimensions de l'eucharistie représentent à nos yeux les redécouvertes principales de la théologie du 20^e siècle. Elles sont dues aux travaux issus des « Mouvements » qui ont traversé ce siècle : biblique, patristique, liturgique, oecuménique.

La question qui se pose ici est de savoir si l'apport de ces Mouvements, largement entériné par le dernier Concile, sera tenu à l'avenir pour insignifiant. La force du courant populaire et théologique du 13^e siècle, qui a dominé le deuxième millénaire occidental, va-t-il l'emporter sur le ressourcement à la tradition du premier millénaire ? L'engouement pour l'adoration va-t-il fermer la parenthèse que constitueraient en ce cas les soixante dernières années de travail théologique ?

L'engouement actuel pour l'adoration

Par rapport à ces questions, les organisateurs du Colloque ont beaucoup insisté sur la *nouveauté* que recèle le courant actuel qui porte à l'adoration eucharistique. Une des hypothèses du succès de ce courant serait le piètre état des célébrations elles-mêmes ; elles ont bien sûr été rénovées, mais dans la plupart des cas elles n'offrent pas aux catholiques quelque peu exigeants, et aux jeunes en recherche d'intériorité, le cadre dans lequel trouver ce qu'ils cherchent.

Le père Rémi Chéno, op, aumônier d'étudiant depuis 1989, a écrit à propos de l'adoration eucharistique des lignes témoignant de beaucoup de finesse et

²⁰ P. DE CLERCK, « Le geste de paix : usages et significations », dans A.M. Triacca - A. Pistoia, éd., *Liturgie et charité fraternelle*, Rome, Ed. Liturgiche, coll. « Bibliotheca Ephemerides liturgicae, Subsidia » 101, 1999, p. 97-112.

d'attention²¹. Constatant le regain de formes dites traditionnelles de dévotion, il propose deux remarques. D'abord, les anciens que nous sommes risquent d'interpréter ce phénomène en fonction du passé qu'ils ont connu, alors que ceux qui les pratiquent ignorent ce passé, mais sont peut-être tout simplement à la recherche de formes dévotionnelles ; or, quel en est le catalogue disponible ? Il y aurait donc là un déficit. Ensuite, « dans l'adoration eucharistique du Saint Sacrement exposé, l'étudiant cherche une expérience sensible, affective de l'Esprit Saint », qu'il ne trouve habituellement pas dans les formes de vie chrétienne que nous lui proposons. Il conclut :

« Le retour à des formes traditionnelles de piété ne correspond sans doute pas à un retour symétrique aux spiritualités où ces formes avaient pris racine. Le retour d'une pratique de l'adoration eucharistique demandée par les étudiants - et plus généralement par une génération tout entière - désigne plutôt le besoin d'une expérience forte à laquelle ils sont peu initiés et pour laquelle nous ne savons peut-être pas inventer de nouvelles formes dévotionnelles »²².

Je pense pouvoir partager cette analyse. Quatre remarques me semblent cependant devoir être proposées.

Si je comprends bien le raisonnement, les jeunes se saisissent de ce qu'ils trouvent. Comment se fait-il qu'ils adoptent l'adoration ? Sans doute vu l'intérêt de celle-ci, amplement explorée en ce colloque. Mais aussi parce que leurs responsables ne leur proposent rien d'autre. En d'autres termes, il faut distinguer les promoteurs de l'adoration, et ceux qui adoptent les formes dévotionnelles qu'ils voient pratiquées autour d'eux.

Ensuite, certains font l'hypothèse que beaucoup pratiquent l'adoration car ils ne trouvent pas dans la célébration les fruits qu'ils recherchent. On souligne particulièrement en ce sens le besoin de silence, que les célébrations ne peuvent assouvir. Peut-être. Mais avant de leur offrir autre chose, ne faudrait-il

²¹ R. CHENO, « Les étudiants et l'adoration eucharistique : deux remarques », dans *La vie spirituelle* n° 726, mars 1998, p. 55-58.

²² *Ib.*, p. 58.

pas s'interroger sur les causes, et travailler à la qualité des célébrations, qui sans cela finiront pas indisposer tout le monde ? Faut-il chercher un substitut, ou corriger les défauts qui font envisager ces formes dévotionnelles ?

En outre, les fruits que des catholiques peuvent retirer de l'adoration eucharistique ne sont pas du même ordre que la réflexion théologique que j'ai tenté de proposer ci-dessus. Heureux les chrétiens qui trouvent des formes de vie nourrissantes ! Mais ceci ne supprime pas le devoir de vigilance en lequel je comprends la responsabilité du théologien. Or les enjeux théologiques ne sont pas minces, non seulement dans notre Eglise, mais aussi pour la rencontre des Eglises. Est-il possible de promouvoir en même temps l'oecuménisme et l'adoration eucharistique, cette bannière du catholicisme ?

Enfin, l'adoration est une forme de prière régulée par l'Eglise, précisément par le *Rituel de l'eucharistie en dehors de la messe*²³. Le chapitre 3 est consacré aux « différentes formes de culte à rendre à l'eucharistie ». Il commence par l'exposition de l'eucharistie. On y trouve une présentation de la signification de l'adoration, et la réponse à de nombreuses questions pratiques, souvent posées par les personnes qui s'y adonnent. C'est la première référence à laquelle il convient de se reporter.

Conclusions

Il me paraît donc que l'engouement en faveur de l'adoration eucharistique est d'abord un défi à l'égard des célébrations elles-mêmes. Si la théologie eucharistique s'est considérablement enrichie, les formes liturgiques n'ont pas toujours suivi au même rythme, pour la simple raison que ce sont des pratiques, inscrites dans le corps propre et dans le corps social ; ou plutôt, on ne voit pas suffisamment le rapport entre le renouveau théologique et la réforme liturgique. On a trop considéré celle-ci comme un ensemble de

²³ Paris, Desclée, 2^e édition, 1996.

« réformettes », alors qu'elle est fondamentalement une réforme ecclésiologique, avec ses conséquences liturgiques.

Travailler à l'amélioration des célébrations, ce pourrait être, notamment, accentuer leur caractère d'adoration ! De nombreux moments de la liturgie eucharistique sont de nature adorative : les acclamations, le chant du *Gloria*, celui du *Sanctus*, la doxologie de la prière eucharistique, et tous les moments où le Christ est proposé à l'assemblée, comme lors de la communion : 'Voici l'Agneau de Dieu' !... Mais tant que le chant du *Sanctus*, entre autre, sera le moment où le président de l'assemblée tourne les pages du Missel pour trouver celle de la prière eucharistique, ce chant ne remplira pas sa fonction, et on lui cherchera un substitut par ailleurs.

Qu'adore-t-on, finalement, lors de l'adoration ? Son objet se limite-t-il au Christ qui « est là », comme on le chante dans une sorte d'anamnèse aux échos bien statiques ? En d'autres termes, on pourrait souhaiter que si la théologie eucharistique s'est enrichie, l'adoration puisse elle aussi en ressentir les bienfaits. Ce qu'il faut proposer à l'adoration, c'est tout le mystère pascal, qui est le contenu de l'action eucharistique que Jésus demande à ses disciples de faire en mémoire de lui. L'adoration offre un moment d'arrêt, d'émerveillement et d'admiration de tout ce que contient l'eucharistie. On peut donc adorer la Parole que Dieu nous adresse, ou l'œuvre de l'Esprit qui pousse en nous des gémissements ineffables. On peut adorer la paix que Dieu nous donne en son Fils, et les liens de fraternité créés par le geste de paix et la communion. On peut s'unir intimement à la passion de Jésus, « en agonie jusqu'à la fin du monde », comme exulter de sa résurrection et du renouvellement de toutes choses dans l'Esprit. On peut y élever son cœur, développer l'action de grâce et la particulariser, prier pour la communion de l'Eglise. On peut y livrer sa vie, à la suite de Jésus, « pour la gloire de Dieu et le salut du monde ».